

BIONDETTA



Stéphanie
Halusseau

*ET SI MADAME DE STAËL N'ÉTAIT
PAS CELLE QUE VOUS CROYEZ ?*

SEUIL

BIONDETTA

DE LA MÊME AUTEURE

Comment ne pas se gâcher la vie

Odile Jacob, 2003

et Poches n° 34, 2008

Tristesse, peur, colère

agir sur ses émotions

Odile Jacob, 2006

et Poches n° 275, 2011

Petit Guide de l'amour heureux
à l'usage des gens (un peu) compliqués

Odile Jacob, 2009

et Poches n° 247, 2010

Authentique, si je veux !
jouer la sincérité, déjouer la manipulation

Armand Colin, 2013

Un homme, un vrai
dissiper les malentendus émotionnels hommes-femmes

Odile Jacob, 2015

Comment ne plus subir
se déconditionner de son passé

Odile Jacob, 2018

et Poches n° 521, 2022

Laisser vivre ses émotions
sans culpabilité ni anxiété

Odile Jacob, 2022

Le Sentiment d'injustice
sortir de l'amertume, du ressentiment

Odile Jacob, 2026

STÉPHANIE HAHUSSEAU

BIONDETTA

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-161867-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

Chapitre I

Du bon usage des maux de tête

De la solitude, certains redoutent la poigne. Pour en conjurer l'épreuve, ils s'épuisent à plaire. Comme si l'amour cédaît aux efforts. Comme si l'amour était loyal.

Front imposant, visage en cœur, pommettes cra-moisies, soit Suzanne Curchod abuse du tokay (un liquoreux hongrois hors de prix), soit elle est timide. Peut-être les deux. C'est jour de salon, elle a mis ses perles. Elle porte une robe neuve, vert d'eau. Ou saumon. Ou jaune paille. Optons pour une couleur discrète. Assise, Suzanne Curchod se tient droite. À son sujet, on parle d'« empois », expression datée pour signifier raidi par l'amidon. Blanchie, pourtant, elle est déjà pâle. En guise de décor, des chaises et des fauteuils disposés en demi-cercle, des commodes acajou et dorées, des bustes en plâtre entre deux chandeliers ; un aménagement de salon bourgeois représentant pour la fin du XVIII^e siècle ce qu'un mobilier Habitat devant un mur taupe est de nos jours, de bon ton et fade. En face d'elle, des hommes. On se figure l'un d'eux, un intellectuel, sans doute aristocrate, qui n'aime pas rester

assis. Il sollicite la permission de s'allonger. Peut-être souffre-t-il de la goutte, maladie qui foudroie les amateurs d'abats-champignons-viande rouge et ménage les herbivores. Il demande ça, si Suzanne souhaite vraiment qu'il commente *Hospice de charité*, le « petit » texte qu'elle vient de commettre. Suzanne répond, Faites donc, ou autre formule insipide à traduire ici par Examine mon travail sans attendre, au lieu de me traiter en vassale. L'homme est probablement ventru, de ces bedonnants qui s'autorisent à gloser sur la silhouette de leurs contemporaines. On devine ses cheveux rares, gras et jaunes, sous une perruque de guingois, d'une couleur discutable ; coiffé à la Houellebecq. De son dossier de cuir posé sur un guéridon aux pieds renflés, Suzanne extrait un feuillet qu'elle lui tend. Le vieux le brandit sans vraiment le lire et parle. Elle écoute. Elle prend des notes sur l'écrivoire minuscule placée sur ses genoux. Lui écrit de « grands » livres, elle, elle est désordonnée, obscure dans son propos, d'autres, bien moins courtois, pourraient souligner son manque de style, mais la méchanceté, il connaît et elle peut compter sur sa mansuétude, malgré les coups pris à la parution de son dernier opus, il s'interdit d'en infliger lui-même. Il se tourne, magnanime, vers ses complices qui comprennent parfaitement ; eux aussi ont écopé leur lot de critiques malfaisantes. Petits rires entendus. Suzanne opine du chef. Elle est flattée qu'il soit là, il est célèbre, un maître, elle, une élève, souligne-t-elle, compassée. Le ventru affalé ne la regarde pas. Il ne répond pas à ses remarques positives. Il est comme ça, gêné de faire des compliments. D'en recevoir, moins. Suzanne acquiesce

dès qu'il termine une phrase. Suzanne Curchod, épouse Necker, ressemble à une petite fille. Du haut de ses douze ans, près de la porte, dressée sur un tabouret, on devine Louise, spectatrice d'une scène d'humiliation ordinaire. Cette salonnière qui s'écrase, c'est sa mère.

– Au sujet de la charité, peut-on connaître la nature de vos expériences ? demande l'enfant, familière de visites aux démunis.

L'encyclopédiste, on ne sait pas lequel, car les Necker en recevaient un certain nombre, se tourne vers Louise qui vient de l'interrompre. La petite n'a pas la langue dans sa poche. Elle s'est déjà illustrée en conviant une maréchale égotante à divulguer ses exigences sentimentales. À froid. L'encyclopédiste l'observe, déguisée, avec sa perruque à volants, le dos fil à plomb, comme on la voit sur une sanguine – taper « Germaine Necker par Carmontelle » dans Google. Il est impressionné par la vivacité de son regard, éclat que l'on mentionne depuis sa naissance, tandis que Suzanne, fronçant les sourcils, réserve à Louise une œillade dont la noirceur ne laisse planer aucun doute sur son intention de décourager toute nouvelle initiative dans ses prises de parole erratiques.

– Votre enfant ne manque pas d'à-propos ni d'esprit critique, dit l'homme à Suzanne. Vous êtes clairvoyante, jeune fille ; pour la charité, j'en ai davantage bénéficié que je ne l'ai pratiquée. Madame Necker, il faut réviser votre texte, mais le message saisit. On se joint à l'intérêt que vous portez à la fondation d'un tel hospice. Je rajouterais, vous nous pousseriez presque à réformer les hôpitaux.

Puis, s'adressant aux hommes du salon :

– Si les femmes se mettent à penser, qu'allons-nous devenir ?

Ce qui les fait tous bien rigoler.

La suite. Les érudits se sont retirés. Bougies allumées, la nuit tombe. Suzanne retient Louise sur le point de s'éclipser.

– Tu as eu de la chance qu'il ne prenne pas la mouche. Comment veux-tu que l'on te trouve un mari ? (À douze ans, une urgence.)

– Mais maman, il ne soupçonne rien de ton savoir, il ne connaît rien aux soins ni aux malades et il te toise. Je voulais le confondre et, ce faisant, te défendre, s'enroue Louise.

– Je n'ai pas besoin de ton secours. Apprends une chose : *Les hommes sont plus sensibles à un manque d'égards qu'aux plus grands services*¹. Ma pauvre fille, si tu t'emploies à déplaire, tu vas à ta ruine. Tu veux un conseil ? Ne rajoute pas de mauvais esprit à ta laideur. Tu n'es qu'une souris, ce monde plein de serpents ne fera de toi qu'une bouchée, conclut Suzanne qui chérit les périphrases (et les bestiaires de CM2).

– Tu sous-entends que les femmes sont d'intelligence égale, mais qu'il leur est interdit de la mobiliser ? Tu me pousses à la sincérité et, quand je m'y risque, tu me rabroues. Je dois les laisser t'humilier ?

1. Les phrases en italique sont des citations de Germaine de Staël, de ses proches ou de personnes qu'elle côtoyait. Les sources bibliographiques sont rassemblées en fin d'ouvrage.

Impatiente d'une étreinte lénitive, Louise, les épaules affaissées et les yeux pleins d'eau, prend le risque de s'approcher. Suzanne, par sécheresse congénitale, par sadisme, parce qu'elle n'aime pas embrasser et que peut-être elle en souffre, ou parce qu'elle est plus femme que mère, allez savoir, fait un pas en arrière, la tient à distance, la main à l'équerre.

– Arrête avec ces effusions, je te prie. Tu dois te départir de ton impulsivité. Tu peux disposer, Louise. N'est-ce pas Jacques ?

Jacques s'affaire.

– Je lui ai sacrifié mes plus belles années. Tu dois la sermonner. Jacques ?

– Oui, ma douce, répond en souriant Jacques Necker, pressé d'abandonner un sujet aussi trivial.

Louise, prostrée dans l'escalier, finit par rejoindre sa chambre sur la pointe des pieds, par peur qu'un craquement de parquet ou autre sonorité indésirable ne relance les glaciales irritations maternelles. Elle s'écroule sur son lit. Son regard s'égare-t-il sur une prise électrique ? Impossible. Plutôt sur un rebord de fenêtre ou l'accroche d'un lustre. Mais elle n'a dans sa chambre aucune corde pour se pendre. Ça va aller, ma Minette, on lui aurait chuchoté si on s'était trouvé près d'elle. À l'adolescence, le désaveu est une épreuve, le rejet d'une tendresse manifestée à grand-peine, un cataclysme, aurait pu commenter l'auteur Benjamin Constant.

Le lendemain, on découvre Louise pâle, faible. On l'interroge sur ses maux de tête. On convoque Tronchin, médecin de famille. Une sommité.

– La petite a besoin d'air. À son âge, elle ne peut gésir entre quatre murs. Le confinement nuit au développement du jeune. Il n'est pas bon de rester enfermé. Nos innocents deviennent inquiets, ils se consomment. Vous avez bien une propriété à la campagne, vérifie Tronchin.

– Ne m'en dites pas plus, je comprends. Elle ira à Saint-Ouen, répond le père, perspicace quand il s'agit d'apaiser les esprits.

Suzanne s'attelle à l'organisation du voyage. L'embaras de leur fille unique tombe à point nommé, Suzanne est fatiguée de vivre dans la crainte de ses débordements. Jacques et elle vont pouvoir mener leur déménagement imminent sans subir l'infrangible dissidence de caractère de Louise. Malgré tous ses efforts, Suzanne désespère d'en faire quelque chose. Heureusement qu'elle-même a appris à se discipliner. Son Jacques laisse faire. Suzanne aimerait que, parfois, il fit preuve d'autorité. Elle s'interdit de lui reprocher quoi que ce soit, les hommes détestent ça, et même s'il pontifie à l'occasion, elle tient à son mari.

Portrait. On gagne à connaître la mère pour comprendre la fille. Pour les femmes, souvent, on s'en abstient. On destine l'étude de la psyché à l'enfance des psychopathes, des terroristes. Ou des dictateurs. Approfondissons malgré tout. Suzanne, femme glacée. Fille unique d'un pasteur suisse, adolescente adulée parce que jolie et instruite. Candidate blackboulée au mariage, car estimée nécessaire par la famille de

Gibbon, l'élue. À la mort précoce de ses deux parents, elle dut chercher un moyen de gagner sa vie. Déchéance sociale. Probabilité infime de sortir de sa caste. Fièrre, elle serra les dents. Déclassée, orpheline et pauvre, ça faisait trop de misères en même temps. Elle apprit à refouler ses larmes. Apparurent des angoisses, issue rituelle de l'intelligence niée ou inemployée. Depuis qu'elle avait entendu parler d'une personne enterrée vivante, Suzanne rédigeait des instructions qu'elle mettait régulièrement à jour : si elle venait à décéder, deux médecins devraient frictionner son cadavre au vinaigre et à l'eau bouillante, insuffler des mélanges ammoniaqués, on ignore dans quels orifices, pratiquer des scarifications et la brûler au fer chaud. Comme on s'obsède pour des conjectures quand, à un moment de sa vie, on n'a pas pu pleurer.

En 1760, la palette des options pour une femme déclassée était menue. Préceptrice (ou prostituée, mais elle n'y tenait pas). Suzanne se mit au service d'une veuve prénommée Germaine, information saillante sous son apparence anecdotique. Un homme, Jacques Necker, proposa le mariage. À la veuve. Qui refusa. Necker bifurqua. La préceptrice satellite accepterait-elle de l'épouser ? Suzanne consentit. Jacques Necker, riche banquier, bientôt célèbre. Ce mariage pourrait ressembler à une suite de compromis et d'accommodements aux circonstances. Et pourtant, ils s'aimeront, se flatteront, se soutiendront. Surtout Suzanne. Jacques exigera que sa femme cesse d'écrire. À la rigueur son journal. Sans la commander, elle ferait mieux de pourvoir au déploiement de sa carrière. Pour cela, Suzanne

tiendra salon. Pour elle, tenir salon consistera à mettre les autres en valeur et elle de côté, à relancer avec des questions pertinentes pour insuffler du sel aux réponses. Comme font les journalistes. Quelques-uns.

Suzanne se persuada que si elle avait pu échapper à la pauvreté, c'était grâce à l'étude, ses manières affectées, son maintien. À Paris, où on la regardait de biais, on l'estimait guindée, rigide, chargée, comme quand on est tourmentée et qu'on ne peut rire de tout, et que plus on nous enjoint la légèreté, plus on devient sinistre. Malgré l'absence de cette désinvolture si prisée à la capitale, Suzanne reçut des illustres, des Lumières, mais aussi des fats, comme le sont certaines éminences, satisfaites de se moquer en aparté. Ce que l'on mange mal chez ces bourgeois sans grâce, commentaient ces huiles en sortant de chez les « Neckr ». Bien qu'elles les méprisassent, ces grandeurs restaient attirées par la renommée de leurs hôtes.

Il serait trop facile de réduire Suzanne à une emmerdeuse. On peut déceler chez un être, si l'on cherche un peu, des délicatesses qui lui dessinent d'autres silhouettes que martyre ou duègne, woke ou facho, suave ou pisse-vinaigre, ou toute autre restriction confortable d'un individu à une seule de ses facettes. Ainsi, cette âme complexe s'échina à parfaire l'éducation de sa fille. Anglais, latin, diction, théâtre, mathématiques, géographie, littérature, danse, musique, si elle avait pu, Suzanne aurait fait écouter à Louise du Mozart in utero avec un Babypod. Peut-être en fit-elle trop, mais instruire une fille, alors, frôlait l'indécence. Suzanne sut s'affranchir des préceptes en vogue, comme deux

cents ans plus tard, quelques parents avec Dolto, capables de distinguer ses avancées (considérer les enfants comme des personnes) de ses inepties (les prendre pour des adultes, sans parler de leur responsabilité « inconsciente » dans l'inceste, totalement hors sujet). Par ailleurs, Suzanne effectuait régulièrement des visites dans des hôpitaux. Indignée de voir des miséreux entassés dans du sale et du bruit, elle exigea de son mari qu'il secouât le roi. Le monarque accorda une rente. Grâce à Suzanne fut créé un hôpital avec plus de cent lits – un lit par personne, du jamais-vu – dans de l'aéré et du propre. Des soignants étaient sur place. Il en restait. Peut-être parce qu'on les considérait. Pourtant ils ne savaient rien – on en était encore à Galien et à sa théorie des humeurs. Tout l'inverse d'aujourd'hui où l'on s'autorise après la lecture d'un « post » à laminer dix années d'études et trente ans d'espérance de vie (d'où essor des vocations et élation de l'humeur chez les donneurs de soins).

Suzanne s'occupera dix ans de l'établissement. L'hospice changera de nom. Ni Curchod ni Curchod-Necker. On l'appellera l'hôpital Necker.

En dehors de ça, Suzanne se forcera. Elle aurait aimé ne pas avoir de corps. Coucher, être enceinte la dégoûtait. Une fille lui suffira amplement. Allaiter, dictaient les doctes – c'était le temps où pour les femmes, on se mêlait de tout quand on n'y connaissait rien. Des recommandations de grands spécialistes. Elle s'y plia trois mois, obligeant son enfant à boire l'oppression de sa mère. Suzanne tenait ses promesses et soutint Necker en pleine ascension. Noter qu'à l'âge où l'absence

de parents crée de l'inquiétude jusqu'à la fin de ses jours, Louise, placée en nourrice, ne vit ni père ni mère. Face aux « besoins » sexuels de Jacques, Suzanne sera sujette aux migraines. Il parvint à les restreindre. Ses besoins. C'est donc possible. Jacques désirait sans urgence. Il ne faisait point du plaisir une conquête, ni du manque une violence. À tout prendre, il préférait être adulé par « ses deux femmes », c'est ainsi qu'il désignait épouse et enfant. Tant d'adoration le réchauffait. Cela lui suffisait. Necker avait tout l'air d'un homme épanoui, comme dans les couples où l'insatisfaction de l'un, de l'autre accentue la bonhomie. Fin du portrait de Suzanne, mère de l'héroïne.

Louise a perçu la hâte de sa génitrice à se débarrasser d'elle et lui bat froid, ainsi qu'on finit par rejeter un parent inaccompli qu'on a cherché en vain à contenter. Le voyage jusqu'à Saint-Ouen est bref. Dès l'arrivée, Louise se sent écrasée par le vert, le silence, la lenteur, l'isolement, l'espace. Suzanne a demandé au professeur de clavecin de lui confier Catherine, sa fille – aux allures de maîtresse présidentielle (taper « portrait de Mme Rilliet née Huber » dans Google) –, afin que Louise ne soit pas seule. Louise recouvre des forces, moins grâce au grand air qu'en raison de la présence d'une comparse de son âge. Avec Catherine, pour échapper au désœuvrement, elles courent, rient, explorent les bois, les greniers. Déguisées en nymphes, elles hurlent des poèmes, chantent des pièces de théâtre. Elles discutent tard. Louise a insisté pour qu'on les installât dans la même chambre.

Pourquoi ça ne se ferait pas, on s'en moquait des origines, si l'on avait jugé bon que Catherine l'accompagnât, que voyait-on à redire au fait qu'elles dormissent ensemble. En vrai ? ! En l'absence des parents, les domestiques ont cédé, ravis que la petite ait déjà repris des couleurs. Et du bagout.

Jacques Necker vient lui rendre visite. C'était si rare les fois où ils n'étaient que tous les deux.

Description physique de la personnalité préférée des Français – sondage 1789 : Necker, pot à lait ou cafetière, une tête en forme d'œuf reproduite sur des tasses, rue Sévigné, musée Carnavalet. Une bouche en esperluette sous des yeux tombants. Pas un faciès facile. Avec la fixité du regard, si on était perfide, on aurait tôt fait de soupçonner l'intériorité d'une amibe, mais on s'abstiendra de juger les gens, ici, on est bienveillant.

Louise saisit le bras de son père pour l'emmener faire le tour du parc. Catherine ne verra pas d'inconvénient à rester lire dans leur chambre, n'est-ce pas Catherine. Catherine ne voit pas d'inconvénient.

– C'est long sans toi, papa.

– Tsss, profite un peu, tu vas bientôt rentrer, nous retrouver. Regarde cette bâtisse, elle est splendide, non ? Avec son arche et ses...

Louise s'en contrefiche des arches.

– Je ne veux plus jamais quitter Paris, papa. La Seine me manque, avec ses ponts, ses monuments, son lustre. Quand je ferme les yeux, je revois les canards, les cygnes, les arbres, et même les bateaux. Et pas seulement ; je vois aussi ses amoureux, ses noceurs, à côté les bergers, leurs chèvres, les cavaliers, les laboureurs,

les soldats de la garde. À Paris, tout marche à mon rythme. À Paris, je vis. Vous m'avez donné une bonne leçon ; lorsque les choses sont offertes, il arrive qu'on ne les goûte plus, mais c'est bon, papa, j'ai compris. J'aime Paris. Jusqu'à ses ruisseaux. Si tu réalisais comme j'en veux à ceux qui détruisent, brûlent et saccagent. Ceux qui lui font du mal, je les hais.

– Calme-toi, ma Minette.

– Papa, Catherine est brave, mais je m'ennuie. Les gens d'ici me mettent en garde. Pensant me soutenir. « Tu sais, les Parisiens... » J'affirme que Paris vaut mieux que toutes les autres villes dont vous m'avez vanté la soi-disant hospitalité. À Paris, même une jeune fille se sent libre. À Paris, on peut choisir, se distraire. On n'a jamais fait le tour de ses richesses. À Paris, pour tout, il faut de la vigueur, mais on dormira bien dans la tombe, n'est-ce pas papa ? Paris est vivant. Y compris le dimanche. À Paris, jamais on n'est seul comme ici où tous les habitants se terrent chez eux. Tu me diras, Paris est plus violent. Mais on y est entouré. À la campagne, on peut toujours crier, on a mille fois le temps de se faire assassiner. Tu vas m'objecter que Paris a ses mauvais aspects. Tu auras raison. Comme toute chose. Mais lorsqu'on l'aime, on les ignore. Tu sais papa, si l'on m'obligeait à vivre ailleurs, j'en mourrais.

– Tu as fini ?

– Paris, c'est chez moi. Promets-moi de me ramener très vite. Promets-moi de ne plus jamais m'en éloigner, ajoute Louise en se plaçant devant son père.

– Tssss.

- Oui, je parle trop, je te prie de m’excuser. Toi, tu as l’air si heureux. Raconte-moi ce qui se passe là-bas.
- Tu as devant toi le directeur des finances du roi, ma Minette.

Louise saute de joie. Pour de bon. Puis elle interroge longuement son père au sujet de ses nouvelles fonctions. Instruite en philosophie, en lettres et en histoire grâce à Suzanne, elle manque de connaissances en économie. En écoutant son père, elle souffre de l’état du pays, se tend quand elle saisit les procédés du régime qui accentuent les inégalités. Elle s’émerveille de son projet : prêter des millions pour que l’on fasse venir de la farine afin que les gens aient du pain, du vrai, pas du pain fait avec du sable ou de la sciure. Elle est ravie que son père lui fasse confiance en s’adressant à elle comme à une adulte. Elle se sent en sécurité auprès de cet homme rond et débonnaire qui a des solutions pour les maux du monde. Mais qu’est-ce qu’il peut bien trouver à sa mère.

Son père répond avec intérêt aux questions parfois naïves de sa fille, observant par-devers lui qu’elles l’obligent à clarifier son propos. Dès leur promenade finie, il prend des notes.

– Regarde, dit Jacques Necker, des feuillets manuscrits éparpillés à ses pieds, alors qu’il se tient debout face à son bureau incliné (une invention compliquée visible au château de Coppet, grande gloire du docteur Tronchin, compatriote de Necker, ambitionnant de soulager les dos et oublieux de l’aspect incommode de sa création pour les feuilles de papier qui glissaient avant de choir inéluctablement), j’ai entamé mon œuvre. J’ai